

Pour le psychologue qui voit dans les *Correspondances* et les *Souvenirs* des documents d'un ordre particulier à recueillir et à interpréter, ces *Mémoires* de Heine étaient d'un prix incomparable. Il reste à savoir si le redoutable ironiste y eût dit la vérité sur sa jeunesse et son âge mûr, comme il l'a dite sur son enfance. La phrase de la dédicace : « Tu n'y verras pas une tache, » permet d'en douter.

1884.

V

UN JEUNE HOMME DE LA RESTAURATION ⁽¹⁾

I

Les années succèdent aux années, et le siècle qui semble avoir commencé d'hier, — ce dix-neuvième siècle baptisé jadis par ses poètes le siècle jeune, est en train de devenir un siècle vieux, en attendant qu'il soit, à son tour, un siècle mort (2). Ce ne sont pas seulement les chiffres écrits sur le calendrier courant qui annoncent cette fin prochaine, c'est aussi et c'est surtout la métamorphose des mœurs et des âmes. Ouvrez au hasard un des premiers romans de Balzac, de ceux qui fondèrent sa renommée de scrupuleux obser-

(1) A l'occasion de *Ma Jeunesse* (1814-1830). *Souvenirs*, par le comte D'HAUSSONVILLE.

(2) Ces lignes datent cet essai, composé en 1884.

vateur : *la Peau de chagrin* ou *Madame Firmiani*, *le Bal de Sceaux* ou *la Femme de trente ans*. Les jeunes hommes de ces livres sont-ils assez loin de nous, et assez loin les jeunes femmes, assez loin nos façons de sentir de celles qu'exprimaient les *Premières Méditations* de Lamartine et les *Odes* de Victor Hugo? Nulle lecture n'inflige plus fortement à l'analyste des esprits cette impression d'un changement total des points de vue que la lecture des *Mémoires* relatifs au temps de l'Empire et de la Restauration. Dans ces pages écrites par ceux qui entraient alors dans le vaste monde, nous saisissons la dernière lueur et comme le suprême reflet des espérances, des passions, des idées dont vécut nos pères. De ces espérances combien peu se sont réalisées; de ces passions combien avortèrent; de ces idées combien furent inefficaces!...

II

Dans la série, déjà longue, de ces livres de confidences, l'ouvrage posthume du comte d'Haussonville, paru d'hier, a déjà sa place marquée et définitive. L'auteur qui avait cinq ans à l'invasion, et vingt et un aux journées de Juillet, se présente à notre observation comme un exemplaire précieux d'une classe d'hommes aujourd'hui disparue. Fils d'un pair de France de la Restauration et destiné

lui-même à prendre place sur un des fauteuils de la Chambre haute, petit-fils d'un grand dignitaire de la cour du roi Louis XIV, il se trouvait être l'héritier direct d'une famille très ancienne et encore très influente. D'heureuses circonstances avaient permis aux siens de traverser la tourmente révolutionnaire sans y laisser leur fortune. Aussi le premier caractère de ces *Souvenirs* est-il une aristocratie de ton véritablement inimitable : entendez par là un tour de plume qui a disparu avec le dix-huitième siècle, une façon de conter l'anecdote, tout ensemble précise et détachée, familière et digne, qui rappelle une causerie très différente de celle de nos jours. Cela dit tout et cela demeure discret. La parfaite mesure préside à ces demi-confessions qui révèlent une sensibilité surveillée, une intelligence avertie, une bonne humeur contenue. Mais ce qui achève de donner une physionomie spéciale à ces mémoires de jeunesse, c'est leur mélange de lucidité et d'illusion, de désabusement et de naïveté. On sent que l'auteur voit avec une extrême perspicacité les défauts de l'ancien régime, et qu'il ne prévoit encore aucun des vices du nouveau. Une grande portion de la noblesse la plus haute était ainsi. Ces aristocrates, tout imprégnés, à leur insu, de la philosophie du dix-huitième siècle, avaient vu la Révolution à ses débuts avec sympathie. Ils avaient eu l'horreur de ses excès, sans se rendre compte qu'un lien de conséquence nécessaire unissait 93 et 89. Ils n'avaient pas hésité à servir Napoléon dans son œuvre de réparation.

sociale, sans se rendre compte davantage qu'elle n'était qu'apparente. Ils avaient vu dans l'excès de son despotisme la cause de sa chute, au lieu que la nécessité de la guerre et de la défaite finale était déjà inscrite dans le caractère révolutionnaire de son origine. Ils croyaient au système des deux Chambres, aux courants qu'on ne remonte pas, et ils n'éprouvaient visiblement aucun désir de retourner à trente années en arrière. Ayant pris leur parti d'un ordre de choses qu'ils jugeaient inévitable, leur sincère ralliement aux idées modernes devait s'accommoder à merveille du régime à demi démocratique de 1830. Ils acceptaient comme un dogme de vérité politique ces paroles prononcées par Napoléon aux Tuileries, à l'occasion d'un discours d'Académie qui lui avait déplu : « Tous mes efforts tendent à faire vivre en paix l'ancienne et la nouvelle France. J'ai réuni autour de ma personne des hommes qui naguère se détestaient. Je fais vivre en bonne amitié dans ma cour, autour de moi, les anciens émigrés, les membres du comité de Salut public, et des régicides. Car vous avez voté la mort de Louis XVI, vous, Cambacérès, — quoique vous vous en défendiez, mais je sais bien ce qu'il en est... » Oui, créer une France moderne qui bénéficiât de ce qui restait des forces sociales de l'ancienne France, trouver un compromis d'apaisement, en un mot, un pendant de la monarchie anglaise sur ce côté-ci du détroit, tel fut le programme de toute une portion de la noblesse de la Restauration, et les traces de ce

programme se retrouvent partout dans le livre du comte d'Haussonville. Parlant du *Journal des Débats*, il s'écrie : « La politique de cette feuille, à la fois *royaliste et libérale*, me transporte d'admiration... » Racontant les débuts dans le monde de MM. Walewski et de Morny : « On se montrait alors, » dit-il, « infiniment plus tolérant les uns envers les autres et de plus facile commerce entre dissidents politiques qu'on ne l'est au quart d'heure où ces lignes sont écrites. » Libéralisme, tolérance, — ces mots reviennent sans cesse sous la plume de l'ancien pair de France. Mais le libéralisme et la tolérance sont des résultats, comme toutes les choses humaines. Pour que les libertés soient possibles, pour que l'apaisement se fasse entre les haines civiles, il faut des conditions. La preuve que ces conditions n'ont été remplies par aucun des régimes issus de la Révolution, c'est l'aveu même fait par M. d'Haussonville, que la France où il achevait de vivre était plus déchirée encore que celle où il avait grandi. Pourquoi? Il ne répond pas à cette question, et il ne pouvait pas y répondre. Il lui aurait fallu reconnaître que la vérité politique et sociale était, en 1800, avec les Maistre et les Bonald, c'est-à-dire avec ceux que ses contemporains et lui avaient jugé les plus chimériques, — et c'étaient eux, les réalistes, parce qu'ils voyaient les *lois*, ce que Le Play devait appeler la constitution essentielle, hors de laquelle il n'y a vraiment pas de salut.

III

Du moins, si ces hommes se sont trompés, ce fut, hâtons-nous de le dire, avec une générosité qui réchauffe l'atmosphère dont sont enveloppés ces *Souvenirs*. Elle est cordiale. Elle est aimable. Même si l'on donne tort à l'esprit d'optimisme qui s'y respire, on se laisse charmer par la belle humeur, par la bonhomie un peu hautaine, mais large et virile de ce gentilhomme qui n'a jamais accepté d'être un émigré. C'est si dur, d'être un émigré, que l'on ne saurait lui en tenir rigueur. Et puis ces *Souvenirs* ont un autre intérêt que de nous fournir ce document de premier ordre sur certaines nuances de sensibilité sociale et politique. Ils sont remplis d'anecdotes et de portraits, dont quelques-uns d'un admirable relief, ainsi celui de Chateaubriand, que le comte d'Haussonville connut à Rome. C'était en 1828. Le grand écrivain représentait le roi de France auprès du Saint-Siège, et le jeune M. d'Haussonville était un de ses attachés. Le chapitre cinquième des *Souvenirs*, consacré à l'auteur de *René*, pourrait s'intituler : l'envers d'une légende (1). Chateaubriand y apparaît sous un jour

(1) La justesse des observations faites par M. d'Haussonville a encore été confirmée depuis. On en trouvera la preuve dans

de familiarité souvent en contradiction avec les éloquents mais inexacts *Mémoires d'outre-tombe* : « Je ne fus pas plus tôt parti, » est-il écrit dans ces *Mémoires*, « que ma tristesse naturelle me rejoignit en chemin. » Les causes de cette tristesse n'étaient pas toujours aussi poétiques qu'il plaisait à l'enchanteur — comme l'appelait son ami Joubert — de le faire supposer. Mme de Chateaubriand voyageait avec son mari et les petites misères d'un ménage peu uni abondaient dans le palais de l'ambassadeur. Se plaignait-il de la chaleur, Mme de Chateaubriand sonnait pour qu'on remit du bois au feu. Accusait-il le froid, elle faisait ouvrir les fenêtres. Lui, cependant, supportait ces taquineries en homme qui a beaucoup à se faire pardonner. Il s'en consolait en accordant aux visiteuses de la Ville Eternelle des audiences dans lesquelles il débitait — faut-il l'avouer? — une même tirade préparée à l'avance. La conversation tombait sur le Vatican. Chateaubriand parlait du Torse antique, du Laocoon, puis de l'Apollon du Belvédère, et une comparaison suivait entre l'art grec et l'art romain, qui le conduisait à une éloquente opposition entre l'Italie et l'Attique. Si l'interlocutrice avait visité le Capitole au lieu du Vatican, le Gladiateur mourant servait d'introduction. Venaient ensuite la statue de l'Orateur, puis la fameuse Vénus du Capitole, qui naturellement

le livre si fin, si pénétrant de M. André Beaunier : *Trois amies de Chateaubriand*, qui pourrait bien être définitif. (Note de 1912.)

amenait la comparaison entre l'Italie et la Grèce. « ... A partir de là, » dit malicieusement M. d'Haussonville, « le reste comme ci-dessus !... » Le jeune attaché, tandis qu'il aidait les voyageuses émues à remettre leur manteau dans le vestibule du palais Simonetti, s'amusait à leur faire raconter l'entretien. Il ne manquait pas de dire à chacune d'elles que personne jusque-là n'avait inspiré ainsi M. de Chateaubriand.

Toutes les distractions du grand homme n'étaient pas innocentes au même degré. Il est bien vrai qu'il s'ennuyait, comme toujours. Comme toujours aussi, son goût pour le romanesque lui offrait de clandestines consolations. C'est durant cette période qu'il commença de s'attacher à une jeune femme qui devait un jour se confesser elle-même dans un livre scandaleusement célèbre : *les Enchantements de Prudence*. Cette intrigue galante ne l'empêchait pas d'écrire à Mme Récamier, la pure idole, des lettres remplies de la nostalgie de la revoir. Au demeurant, il était sincère. Il le fut sans cesse à travers les contradictions d'un génie qui se voulait sublime et d'une vie qui n'était que celle d'un homme. M. d'Haussonville, en soulignant avec ironie les attitudes théâtrales de Chateaubriand, ne semble pas, ici non plus, accepter assez l'idée des conditions nécessaires. Comme il y a des lois de la nature politique, il y a des lois de la nature littéraire. Certains défauts sont la rançon inévitable de certaines puissances. Ce qu'il faut demander à l'écrivain, c'est d'abord d'appor-

ter le message dont ses facultés le rendent capable. Il ne saurait le faire sans des déformations qui prouvent que le monde de l'art n'est pas toujours celui de la vertu. Peut-être faut-il voir là le motif de la sévérité avec laquelle les Pères de l'Eglise ont jugé le talent d'écrire. Ils y voyaient un péché splendide, mais un péché le plus souvent. Avaient-ils si tort? Quoi qu'il en soit de ce problème, l'auteur de *René*, pour en revenir à lui, comme un peu plus tard l'auteur des *Méditations*, avait pour tâche d'incarner tout le cœur d'une époque. Le *moi* que ces deux artistes peignirent dans leurs œuvres se trouva être ainsi comme le type agrandi d'un millier d'autres. Un tel agrandissement ne saurait se produire sans qu'il y ait dualité dans l'écrivain. L'être de représentation sent d'une certaine manière, l'être de coulisses, si l'on peut dire, agit souvent d'une autre. Opposer le premier au second n'est pas entièrement juste, car le premier est l'homme même, le vrai, tel qu'il serait sans les humiliations de la destinée, et le second, avec ses misères, prouve seulement qu'entre l'Idéal et le Réel se creuse un abîme jamais comblé. Soyons plutôt reconnaissants aux poètes de valoir mieux dans leurs livres qu'ils ne valent dans leur existence de chaque jour, et pardonnons-leur, au nom des fêtes d'imagination qu'ils nous donnent en se les donnant, et leurs vanités et leurs ridicules et leurs communes erreurs.

III

Cette légère réserve une fois faite, il ne reste qu'à louer le détail de ce portrait en pied de Chateaubriand, à côté duquel se place, dans ces *Souvenirs*, un incomparable profil du prince de Talleyrand, au cours d'un de ses multiples rôles : celui d'ambassadeur à Londres après la révolution de 1830. Avec M. d'Haussonville, on voit descendre de sa voiture de voyage le vieux diplomate, acclamé par la foule, et soulevant, pour répondre à cet accueil, son chapeau rond, chargé d'une cocarde tricolore qui le cache presque tout entier. Le voici qui entre dans le palais, soutenu par son valet de chambre, vêtu à la mode du Directoire, les cheveux poudrés, la lèvre inférieure dédaigneusement pendante, avec ce regard à la fois impénétrable et perçant qui lui donnait tout ensemble la physionomie d'un sphinx et d'un devin. Il était si glacial, ce regard, et l'homme savait si bien mettre son abord en harmonie avec ses yeux, quand il le voulait, que M. d'Haussonville, ayant assisté à une scène de reproches faite par l'ambassadeur à ses attachés, s'esquiva plutôt que d'affronter la présentation. Le prince devait pourtant avoir le jeune homme à sa table quelques mois plus tard, et ce dernier nous conte, à cette

occasion, une anecdote où se révèle la magnifique impertinence de ce grand seigneur, chez lequel une finesse d'ancien prélat, un doigté d'homme d'affaires, une éducation parfaite s'associaient à une insolence de talon rouge. Lors des grands dîners, le maître d'hôtel plaçait devant M. de Talleyrand un plat que ce dernier se réservait de servir à ses convives de ses propres mains. C'était, pour le prince, une manière de graduer son amabilité à leur endroit. Il commençait : « Monsieur le duc, aurai-je l'honneur de vous offrir?... Monsieur le marquis, voulez-vous bien permettre?... Mon cher comte, vous enverrai-je?... Baron, vous plaît-il?... Hé! là-bas, Montrond?... Et vous, Jeanbienne?... » Un simple signe de tête accompagnait ces mots. Enfin pour les invités d'importance minime, c'était un geste à peine indiqué de la cuiller. Le prince excellait dans cet art des nuances dont il faisait un instrument redoutable au service de ses prétentions, mais aussi au service du pays qu'il défendait. Songeant à cela, comment ne pas regretter que M. d'Haussonville ne nous ait pas raconté par le menu les épisodes de la lutte que son chef soutint contre lord Palmerston, — duel d'impertinence où le vieillard eut le dessus, s'il faut en croire les légendes des chancelleries? A l'époque où ces scènes se passaient, la jeune monarchie constitutionnelle française avait besoin d'un champion de cette force vis-à-vis de la vieille monarchie anglaise. Il en fut à Londres comme à Vienne, Talleyrand s'y comporta en grand servi-

teur du pays. Le pays, — ce fut, malgré tout, la foi, semble-t-il, la religion de cet ancien évêque, resté grand seigneur. Il ne croyait plus en la monarchie. Il ne croyait plus à l'Eglise. Il a toujours cru à la France, quand il était tourné vis-à-vis de l'Europe. C'est peut-être la raison pour laquelle il voulut mourir en catholique, attestant ainsi, malgré son scepticisme, que l'Eglise et la France ne peuvent pas se séparer.

D'autres personnages apparaissent dans les mémoires de M. d'Haussonville : son grand-père, son père et sa mère en première ligne, types accomplis de cette société qui fut comme la transition entre l'ancien régime et le nouveau. Des visages originaux, dont le caractère est surtout d'être pittoresque, revivent, évoqués d'un trait de plume, par un mot, par une anecdote, celui, par exemple, d'une Mme de J..., si parfaitement laide que son cocher vint un jour lui dire : « Quand Madame est dans sa voiture, cela va bien, personne ne me dit mot, mais quand Madame est descendue et que je mène la voiture vide, alors mes camarades me crient en me croisant : « Tiens, tu ne promènes pas ta guenon, aujourd'hui ? » Cela m'est trop désagréable, parce que je suis extrêmement attaché à Madame, et je viens lui demander mon compte. Je préfère quitter Madame, plutôt que d'entendre journellement des choses pareilles... » Il est encore parlé, dans ces *Souvenirs*, du fameux Montyon, qui, de son vivant, affectait de songer plutôt à sa réputation de vieux beau qu'aux prix

de vertu. Par une matinée très froide de printemps, Mme d'Haussonville le vit entrer dans son jardin, vêtu de nankin, et comme elle lui en faisait l'observation : « Eh! madame, » répondit-il, « ne sommes-nous pas aujourd'hui le 1^{er} mai, j'ai pris ma tenue d'été... » Ces traits abondent sous la plume de M. d'Haussonville. Mis les uns à côté des autres, ils finissent par donner une impression bien complète de tout un coin du faubourg Saint-Germain à cette époque, — impression qu'on retrouverait malaisément ailleurs. En ces temps-là, plus encore qu'aujourd'hui, ceux qui fréquentaient les salons de la haute société n'écrivaient guère, et ceux qui écrivaient ne les fréquentaient pas. Le comte d'Haussonville a donc réuni deux bonheurs, et le charme de ses *Souvenirs* en est double, — double aussi notre regret que la mort ait interrompu cet ouvrage chargé de tant de signification dès son premier volume.

VI
LE MARQUIS
COSTA DE BEAUREGARD ⁽¹⁾

I

Il arrive parfois qu'une lettre, mise à la poste et qui a dû subir le délai normal de la distribution la plus régulière, arrive au destinataire après que l'expéditeur est mort, — soit qu'envoyée de l'étranger, elle ait voyagé un trop long temps, soit qu'une foudroyante catastrophe ait soudain immobilisé pour toujours la main qui en traçait les lignes, quelques heures seulement avant le passage du facteur. Quelle émotion nous étreint alors, à la lire, mot par mot, syllabe par syllabe, cette lettre, reçue ainsi! Comme nous

(1) A l'occasion de son livre posthume, *Pages d'histoire et de guerre*, 1909.

mesurons la profondeur de l'abîme soudain creusé entre nous et l'être quelquefois très cher dont nous entendons la parole, dont nous voyons les gestes, la physionomie, le regard à travers la personnalité de cette écriture! Cet être pensait, sentait, vivait, quand ses doigts faisaient courir la plume sur ce papier dont ils ont fermé les plis. Et maintenant, c'est le silence total, l'absence définitive, la séparation absolue...

Cette sensation, poignante et douce, — car si elle nous prouve que le passé l'est pour toujours, elle nous le fait pourtant revivre, — je l'ai souvent subie, à feuilleter les ouvrages posthumes de mes compagnons de route, tombés avant moi, une fois de plus en lisant et relisant les *Pages d'histoire et de guerre* de mon regretté confrère et ami le marquis Costa. La mort l'a empêché de réviser les épreuves de ce recueil. Je le ferme, et voici qu'une demi-hallucination évoque devant mon souvenir le spirituel et charmant seigneur de l'île de Port-Cros, qui nous a quittés d'hier. Oui, tel il était quand je me promenais avec lui et avec Eugène-Melchior de Vogüé, sous ses pins d'alep, il y a déjà près de quatorze ans. Costa en avait tout près de soixante-quatre. Il était encore magnifique de port et d'allure, haut de taille, large de poitrine et d'épaules, avec une physionomie à la fois énergique et subtile, des traits fins dans un visage puissant. Si quelqu'un mérita qu'on lui appliquât cette formule indéfinissable et si précise : avoir grand air, ce fut bien l'auteur

d'*Un homme d'autrefois*. Mais il l'avait, ce « grand air », avec une bonhomie, une simplicité qui révélait de longs atavismes de vie rurale. On n'eût rien su du marquis Costa que l'on eût reconstitué sa race rien qu'à le regarder aller et venir, causer et se taire, écouter et sourire. Visiblement, il n'était pas tout à fait de chez nous. Ce très bon Français — qui écrivit si alertement notre langue et qui se battit avec un héroïsme si gai pour son pays d'adoption — avait en lui de l'Italien, et de l'Italien de montagne et de frontière. Son regard aigu et caressant disait quel diplomate il fût devenu, et l'autorité, comme répandue sur toute sa personne, quel chef militaire. C'est toujours, toujours le vers de Virgile, plus cruellement vrai de nos jours pour tant d'hommes supérieurs :

... *Si quâ fata aspera rumpas.*

La mélancolie, très secrète, très voilée, de hautes facultés, employées incomplètement, flottait par instants au fond des prunelles de Costa et autour de son sourire. Elle se manifestait par une ironie, tout ensemble perçante et légère, à l'égard des choses et des gens dont le triomphe froissait en lui des convictions restées profondes, même sans espérance. La belle humeur du Savoyard prenait vite le dessus, et l'on sentait battre ce cœur généreux, étranger aux mesquineries, qui poussait parfois le chevaleresque jusqu'au chimérique. Et par-dessous ou par-dessus toutes les originalités de cette nature, opulente autant que dis-

tinguée, ce que l'on retrouvait sans cesse, c'était une foi profonde, une ferveur de piété qui l'a soutenu dans l'épreuve de la plus redoutable maladie, comme jadis dans les pires dangers de la guerre. Les dernières lignes peut-être que sa main ait tracées expriment cette foi avec une mâle et sobre éloquence : « Il faut fermer la porte du monde pour ouvrir celle du ciel. Nous sommes tous entraînés vers ce moment, le dernier des moments, où toutes les passions qui nous agitent aujourd'hui ne seront plus pour nous que des souvenirs inutiles et amers. *Anticipons sur l'instant solennel où nous achèverons de mourir.* »

II

Les traits complexes et séduisants de cette rare personnalité sont marqués avec une netteté saisissante dans ces *Pages d'histoire et de guerre*. Les six études réunies sous cette étiquette sont intéressantes à des titres divers. Trois sont simplement de petits chefs-d'œuvre : *l'Envers d'un grand homme, Mon oncle le général, Pendant et après les coups de feu*. Le grand homme dont il s'agit dans la première n'est autre que cet habile et heureux duc de Savoie, Victor-Amédée II, dont le traité d'Utrecht fit un roi, en 1713, fondateur génial par certains côtés, grotesque par d'autres, d'une

dynastie dont on sait la fortune. Avec quelle verve malicieuse, où il entre pourtant du respect, celui d'un gentilhomme pour un prince que servent les siens, Costa nous dessine la figure de ce prince, dissimulé, inquiet, excentrique et profond ! Le voici enfermé dans une cave, où il passe chaque jour de longues heures à songer creux. Le voici qui court les rues de Turin, à la suite des promeneurs ; il se faufile dans les groupes, regardant tout, ne perdant rien de ce qui se dit. A cette étrange école d'espionnage il acquiert la science des hommes, et, en quarante ans, de son maigre duché, il fait un bon et solide royaume. Le voici plus âgé, ses membres robustes pris dans son habit de drap marron, sans or ni argent, ses pieds chaussés de souliers à double semelle, les jambes moulées dans de gros bas de fil, si c'est l'été, de laine, si c'est l'hiver. Il est si avare qu'il ne porte que des chemises de forte toile commune... « C'est pour mes rhumatismes, » dit-il. Par crainte d'user ses basques, il a fait garnir de cuir la poignée de son épée. Sa main droite, qui a signé de si profitables traités, s'appuie sur la pomme de cuivre d'un méchant jonc. La gauche joue avec une tabatière de corne. Une énorme perruque et un chapeau démesuré achèveraient de faire de lui une caricature, — n'étaient les yeux, où brille l'énergie du commandement, et aussi une ardeur de passion amoureuse, hélas ! qui transforma le père de la duchesse de Bourgogne, au soir de ces jours, en héros de la plus bouffonne tragi-comédie.

Cette comédie, le marquis Costa nous la raconte, et de quelle plume railleuse, impitoyable, alerte, éloquente!... Le vieux roi s'éprend, à soixante-quatre ans, d'une femme qui en a quarante-cinq. Elle rêve de tenir auprès de lui l'emploi de Mme de Maintenon auprès de Louis XIV, et elle y arrive. Le roi l'épouse secrètement. Elle avait trop bien joué son rôle d'amoureuse. Le vieux fou s'avise, touché par tant de dévouement, de faire à cette compagne morganatique la plus inattendue des surprises. Il abdique, pour se consacrer tout entier aux joies du ménage. A un dramaturge en quête d'un magnifique sujet de farce historique, je signale le *scenario* qu'a tracé Costa en se jouant : la déception aussitôt cachée de l'intrigante, la retraite du couple en Savoie, l'enfer installé au foyer du roi sans royaume, son effort pour reconquérir la couronne et le dénouement de cette équipée, Victor-Amédée arrêté par le comte de La Pérouse, et comment ? Le roi et sa femme sont au lit. On enfonce la porte. Le roi refuse d'obéir à l'officier. Il se cache sous les couvertures. Des soldats l'en arrachent, pendant que d'autres emportent la pseudo-Maintenon. Cocasse et sinistre aventure qui coûta la raison au prince ! On en rit, on s'en étonne, on est tout près de s'en indigner, et le coloris de la peinture est si intense qu'il y passe par instants comme un souffle shakspearien.

III

Pendant et après les coups de feu et Mon oncle le général sont deux recueils de notes de guerre, bien différents, car le premier est le journal du commandant des mobiles de Savoie en 1870. Le second est le récit des campagnes, faites au service de l'Autriche, et contre la France, par un émigré savoyard, Henri de Faverges. On ne songe pas à les opposer, tant ils sont admirables, l'un et l'autre, de loyalisme. Le traité de 1860 a été signé entre temps. La fidélité invincible qu'Henri de Faverges professait pour son prince Albert, le marquis Costa la professe pour le pays auquel sa petite patrie s'est donnée. Elle est héroïque et simple, cette fidélité, avec des touches d'une poésie forte et virile. Ainsi le récit d'une messe de Noël célébrée par un aumônier militaire sous les sapins de la forêt de Vierzon. C'était dans le plus terrible moment de la terrible année. L'écrivain, ou mieux, le témoin, nous montre la terre et le ciel « morts de froid ». Les Prussiens errent dans le voisinage. Les mobiles ont cheminé tout le jour, glacés sous leur vareuse, le chassepot en bandoulière, parmi les grandes fougères, blanches de givre. La nuit tombe. Défense d'allumer du feu. On espère encore tromper l'ennemi. Les hommes

se couchent les uns contre les autres, pour se réchauffer un peu, sous la neige qui commence à floconner, épaisse, blanche et muette. Il n'y a de jovial que l'aumônier. Il vient sans doute de lire dans son bréviaire les beaux versets empruntés par l'Eglise, l'un aux Paralipomènes (II, 20, v. 17) : « *Confidentes state et videbitis diem Domini;* » l'autre à l'Exode (XVI, v. 6 et 7) : « *Vespere scietis quod Dominus eduxerit vos; et mane videbitis gloriam Domini.* » — « Tenez-vous debout dans la confiance et vous verrez le jour du Seigneur... — Ce soir vous saurez que c'est Dieu qui vous a conduits, et au matin vous verrez la gloire du Seigneur... » Ce prêtre courageux dit au commandant : « Je vais mettre vos hommes debout... »

— « Et comment ? »

— « En leur disant une belle messe de minuit... »

Et qu'elle est belle, en effet, cette messe, célébrée dans une mesure qui abrita jadis un garde-route ! La pierre d'autel est posée sur une planche, le bréviaire fiché, en guise de missel, sur deux baïonnettes croisées. Deux bougies plantées dans les fentes de la muraille servent de cierges. Quand tout est prêt, l'abbé bat « doucement, et pour cause, le rappel sur un bidon vide. Les soldats émergent de la neige épaisse. Ils viennent s'agenouiller... Jamais, » conclut le narrateur, « jamais Dieu ne descendit sur terre dans un plus triste réduit. Jamais non plus il ne fut adoré par

des êtres si douloureux. Qu'étaient les pâtres de Galilée auprès de mes troupiers boueux, grelotants, exténués, qui, si dévotement, ont prié ce soir-là? »

Ne vous y trompez pas, celui qui écrit ces lignes — cette nuit même ou le lendemain — a, certes, le cœur serré. Une allégresse le soutient pourtant. Il y a en lui du partisan, et cette guerre, qui prend les allures d'une chouannerie, réveille ses plus lointains atavismes. On s'en rend compte à le voir dessiner avec tant de complaisance la silhouette de cet Henri de Faverges qui, à dix-sept ans, en 1793, comptait déjà deux campagnes dans les Alpes. Comme il se divertit aux équipées de ce jeune fou qui, explorant avec son cousin, sur des ânes, les avant-postes français, s'avise de peindre en rouge et en bleu les oreilles des montures! Il lui envie presque la fantaisie de ses expéditions : tel ce voyage de Turin à Venise sur le Pô encombré de glaçons, dans l'hiver de 1798. Joseph de Maistre qui fut de la partie, nous a laissé de cette aventure une description saisissante : « J'avais passé cette nuit à l'ancre, sur une barque découverte, sans feu ni lumière, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers, qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte, pour les préserver d'une neige fondue qui tombait sans relâche. » Ce passage des *Soirées de Saint-Petersbourg* est noté

par M. François Descottes dans son *Joseph de Maistre inconnu*. Cette brochure d'un érudit nous permet de constater chez Costa la scrupuleuse exactitude de la documentation. Mais c'est une documentation vivante, amusée, qui sent la poudre. Il faut avoir fait le coup de feu pour écrire de cette encre-là, celle que Faverges employait lui-même pour narrer sa jeunesse de casseur héroïque : « Après avoir chargé de son mieux, » nous dit son neveu, « les moulins que faisait tourner le vent révolutionnaire, le général, pour charmer le temps de ses rhumatismes, arrachait sur le tard une plume de son panache, plume un peu défrisée, alerte encore à courir parmi les gaillardises et les pâtés d'encre qu'elle crachait, sous couleur de souvenirs. »

IV

Les *Pages d'histoire et de guerre* vont ainsi, orientées sans cesse vers la Savoie. C'est là encore une de leurs caractéristiques : l'amour passionné du sol natal. Je m'explique bien que M. Henry Bordeaux se soit délecté à en écrire la préface, lui, le romancier à qui nous devons ces fervents essais d'art traditionnel : *les Roquevillard*, *les Yeux qui s'ouvrent*, et, hier, *la Croisée des chemins*. Savoyard lui-même, ayant eu le bonheur d'être

admis tout jeune dans l'intimité du marquis Costa de Beauregard, je voudrais que le pénétrant moraliste ne s'en tint pas à ce court portrait et qu'il nous donnât une longue biographie intellectuelle de celui qui fut son paternel ami. Costa la mérite. Il a une place marquée pour toujours dans l'élite des écrivains du dehors. J'appelle de ce nom ceux qui sont arrivés à la littérature par la voie indirecte, les uns pour tromper une destinée trop contraire, les autres pour revivre dans la pensée une existence vécue d'abord dans l'action, ceux-ci pour rendre hommage à quelque mort vénéré, ceux-là pour défendre leur propre mémoire devant « l'équitable avenir », comme disait Chénier. Est-il équitable? Non. Pas plus que l'opinion contemporaine, et quelle ironie que la prétendue justice de l'histoire!

Cette liste des écrivains du dehors renferme, ne vous y méprenez pas, quelques-uns des maîtres incontestés de notre prose, tous les mémorialistes d'abord : *le Loyal serviteur*, Retz, Saint-Simon, Marbot, et des politiques : ainsi l'auteur d'*Adolphe*, et des peintres : le romancier de *Dominique*, et des savants : ainsi l'analyste du *Discours de la méthode*. Je rangerais volontiers Costa dans cette série, entre le prince de Ligne qui fut un grand seigneur et un homme de guerre, par accident, comme lui, et ce moraliste trop peu connu, Sénac de Meilhan, auquel Sainte-Beuve, l'infaillible arbitre, consacrait deux admirables articles des *Lundis*. « Dans ses pensées, » disait, de Sénac, le

prince de Ligne lui-même, « il y a des traits de feu qui éclairent toujours et des fusées qui vont plus haut qu'elles ne font de bruit. Le tout est toujours terminé par une belle décoration. C'est qu'il est un homme d'Etat et un homme du monde... » Le marquis Costa fut lui-même tout cela, et il fut surtout une haute et belle âme, avec des façons de sentir qui n'étaient jamais médiocres. C'est notre devoir de lui apporter ce témoignage, nous qui l'avons connu et aimé. Il y a encore des vers de Virgile sur ces honneurs rendus aux morts, si touchants de piété et si chargés de cette mélancolie humaine dont ce grand poète semble avoir eu le secret : « *Purpureos spargam flores et fungar inani munere...* Je répandrai sur sa tombe des fleurs de pourpre, inutile hommage, — mais je le lui aurai rendu... »